

## Du trauma au père : une articulation logique

Robert STEICHEN

Me voici en difficulté. Doublement. Débordé et perplexe. Certains indices font penser que je ne suis pas seul à l'être : dans le public, des crispations de traits laissent apparaître les effets du débordement et de la perplexité.

Débordement parce qu'il y a trop.

Perplexité parce qu'il y a excès.

Trop d'énoncés, excès de représentations.

Excès, dans le sens où la faculté de représentation est excédée, dépassée, laissant le champ libre à la turbulence des affects. Un excès qui devient difficile à assimiler. A la manière d'un déjeuner trop copieux en quantité et excessivement riche en qualité, les travaux de cette journée suscitent les symptômes d'un au-delà du plaisir, une pointe de jouissance dans le corps et une concomitante jouissance par le signifiant. Vertige organique et tourbillon phraséologique.

L'excès en question, par l'entremise des jouissances, fait violence. Et suscite des défenses.

Ces effets d'excès interdisent d'en rajouter. Je propose plutôt un régime amaigrissant, un appauvrissement de cette richesse, une réduction de cet excès.

Une manière d'opérer serait de soustraire de la masse de données brassées aujourd'hui ce qui la surcharge afin d'y repérer l'ossature qui la structure. Ou encore, pour le dire autrement, y chercher un fil rouge qui ferait bien commun.

## 1 – Pour introduire du « malentendu »

La violence n'est pas un concept psychanalytique mais un mot très commun tellement polysémique et évocateur qu'il ne peut qu'induire des malentendus s'il n'est pas défini par des concepts précis.

Ce ne sont pas les concepts qui nous manquent et nous avons court-circuité les malentendus dans notre confrérie de ce jour. Au terme de notre rencontre, nous pouvons constater que nos échanges de vues ne se sont pas heurtés à des querelles sur le sens des mots. Un consensus s'est fait autour du terme « trauma » qui est bien un concept « maison ».

Et pour cause. Il est le concept fondateur qui étaye les concepts fondamentaux. C'est bien à partir de la distinction et de l'articulation entre l'occurrence factuelle du traumatisme et la construction subjective du trauma qu'est né le concept de réalité psychique et donc la théorie psychanalytique avec ses concepts d'inconscient, de répétition, de pulsion et de transfert. Nous disposons de la théorie freudienne du trauma. Nous disposons même des compléments lacaniens concernant le « trou-matisme », la rencontre avec le réel, les jouissances, la topologie trouée.

Nous sommes gâtés. Nous sommes gavés. Nous nous entendons trop bien. Nous sommes loin, ici, d'être des « traumatisés du malentendu » selon l'expression de Lacan, rappelée par M-J. Segers. Heureusement, cette entente a été un peu secouée de temps en temps, sinon on aurait pu croire qu'il suffit d'un bon bain collectif de signifiants – théoriser en rond – pour désamorcer les effets du trauma. Ce trauma privé qui fait pour chacun cause de son désir d'analyste.

Le signifiant « salutaire » a des limites. Et puis, il n'est pas salutaire du tout. Epinglons quelques indices qui ont été pointés aujourd'hui.

L'expérience traumatisante peut se passer ailleurs, hors fantasme, hors signifiants, indique J. Roisin .

Le récit n'endigue pas le malaise éveillé par la description du traumatisme, ainsi que J-P. Beine nous le fait éprouver. Pourtant, le récit, même minimaliste est bel et bien un réseau de signifiants dûment élaboré. Nous y reviendrons plus loin.

« Tout n'est pas signifiant », rappelle N. Stryckman. Toute représentation n'est pas de l'ordre du signifiant. En effet, il y a ce qui est « lettre ». Et l'affect. Et puis, quoi encore ? Cette remarque ouvre la porte sur ce que justement nous annulons par la théorisation qui est un délire signifiant. Les termes de « réel », « chose », « impossible » sont des signifiants. Ce sont même dans notre discours collégial, des signifiants-maîtres, qui construisent du transmissible en place d'indicible.

L'indice en est le « bien entendu ». Or, la marque de vérité du traumatisme serait plutôt le « malentendu ». L'entendu qui fait entente impose le silence aux crises d'angoisse ou de douleur. Introduisons du malentendu.

On ne parle pas de violence à Sarajevo ou à Kigali en termes de concepts psychanalytiques. Et les concepts psychanalytiques ont leurs limites – même auprès de nos collègues psychanalystes, dans des cultures marquées par des traumatismes « historiques » particuliers. Parlons-en.

## 2 – Le malentendu culturel du traumatisme

Les signifiants, on ne les crée pas, on les trouve dans le trésor des signifiants et le mode de leur emploi disponibles dans le discours contextuel. Discours culturel de tous et discours spécifiques de quelques-uns.

Illustrons ceci de l'exemple des psychanalystes pris, pour construire leurs représentations, dans les rets du discours de leur culture et du discours de leur confrérie nationale. Etant donné la relative surdité des usagers du discours en ce qui concerne la logique qui les gouverne prenons deux exemples pris ailleurs. En l'occurrence, il s'agit de deux exemples dont j'ai eu l'expérience, concernant des interprétations de la violence formulées par des collègues latino-américains d'une part, par des collègues allemands d'autre part. Il est sans doute possible de dire que les uns comme les autres, pour interpréter la violence, c'est-à-dire pour construire une théorie du trauma, se réfèrent aux systèmes de signifiants constitutifs de leurs mythologies culturelles respectives, cristallisées par un événement

historique repérable dans le temps : 1492 pour les uns et 1942 pour les autres. Pour les uns, c'est le début de la conquista dont ils sont victimes, pour les autres, c'est le début de la « Endlösung » dont ils sont les auteurs.

Commençons par le mythe culturel le plus ancien.

Pour des raisons institutionnelles, je me suis documenté ces dernières années auprès de chercheurs d'origine latino-américaine, surtout des sociologues, des anthropologues et des psychanalystes, sur leur souci commun. Ils sont en effet taraudés par la question de l'identité latino-américaine en pays andins. Qu'est-ce qu'être péruvien, bolivien, équatorien ou chilien ?

Dans leurs thèses tout comme dans la littérature spécialisée, les représentations de l'identité nationale se heurtent aux différents clivages sociaux, causes de violence. Clivages entre riches et pauvres, hommes et femmes, citadins et paysans. Ces clivages qui se résument à celui entre dominants et dominés trouvent leurs prototypes mythiques dans le clivage culturel entre indiens, métis et blancs. Ce clivage-là n'arrive pas à se guérir d'un vieux traumatisme : le génocide de la conquista. C'est une plaie qui suppure depuis un demi-siècle. Elle a été ravivée par la récente commémoration de la « découverte du nouveau monde ». L'enthousiasme des descendants des conquérants – la feria de Séville de 1992 s'est mise sous le signe de la Descubierta – a heurté une fois de plus la dignité des descendants des autochtones. La découverte d'un nouveau monde pour les uns est la destruction de leur monde pour les autres. La fête du vainqueur ranime le traumatisme du vaincu.

Dans ce contexte émotionnel les lecteurs intellectuels des notes du séminaire « psychanalyse et culture » de Quito, ne pouvaient qu'être interpellés vivement par les références faites au traumatisme originaire dont l'histoire, transmise à travers les générations reste présente jusqu'à nos jours dans les contes, les légendes ainsi que dans la vie publique et politique. La représentation qui fixe ce traumatisme dans la mémoire collective est celle de l'exécution publique de l'Inca Atahualpa sur l'ordre de Pizarro. Comment cette scène de violence s'est-elle inscrite comme traumatisme culturel ? L'exécution est fondée sur une tromperie : le non-respect d'un contrat. Les Espagnols avaient promis la vie sauve à Atahualpa contre paiement d'une rançon exorbitante à laquelle l'ensemble de la population Quechua a contribué. L'exécution fut une trahison qui a annihilé toute possibilité de confiance dans la parole entre Espagnols et Indiens.

M. Czermak propose l'interprétation suivante : le remplacement d'Atahualpa par Pizarro correspondrait à la substitution d'un  $S_1$  symbolique, soutien de l'ordre culturel, par un  $S_1$  réel, meurtrier trompeur. La conséquence en est la désorganisation de tout le système symbolique  $S_2$  parallèlement au foisonnement du réel sous la forme des exactions et du génocide dûment recensés par Bartolomé de Las Casas. Cette catastrophe collective comporte des analogies structurales avec la catastrophe subjective de la psychose. Dans un tel système social, qui repose sur une tromperie à défaut d'une parole fondatrice, il est impossible de poser la question de la confiance publique, condition de base d'un pacte national. Comment dès lors échapper aux effets traumatiques, analogies de l'automutilation psychotique, induits par le surgissement des  $S_1$  imaginaires. Comment restaurer dans ces conditions un  $S_1$  symbolique qui puisse initier un  $S_2$ , système de signifiants crédibles ? La question de ce qui peut fonder l'identité des ressortissants latino-américains reste ouverte.

Il n'est certes pas de la compétence de la psychanalyse d'y répondre. Tout au plus est-elle en mesure de fournir aux intéressés un cadre pour leur recherche privée. Celle-ci ne pourra que porter sur la manière singulière dont chacun se réfère à la représentation du traumatisme collectif et historique pour élaborer la représentation de son trauma privé et structural. Ceci l'amènera éventuellement à travailler le souvenir collectif à la manière d'un souvenir écran.

Venons-en maintenant au mythe culturel plus récent.

Je me réfère à ce que j'ai pu entendre de la bouche de quelques collègues psychanalystes allemands lors d'une rencontre au Goethe Institut à Bruxelles. Dans leur cénacle, l'élaboration de l'éthique de la psychanalyse à partir de la théorisation du Surmoi et de ses effets du côté de la jouissance et de la culpabilité, se heurterait à quelques difficultés sémantiques. Celles-ci en tant qu'effet de sens faisant surgir les évocations imaginaires, tiennent aux représentations culturelles déterminées par l'histoire allemande d'il y a un demi-siècle.

Difficile en effet d'évoquer l'*Uber-Ich* sans activer le train des connotations dérivées du radical *Uber-*, corrélée à celle du radical *Unter-*. L'association de l'éthique de Kant à celle de Sade n'a pas facilité le travail de la pensée autour de cette question. Par ailleurs les universitaires allemands et a fortiori nos collègues psychanalystes gardent

d'autant plus mauvaise conscience que les intellectuels de l'époque n'ont pas réagi aux mises en garde les plus éclairantes .

Pour élaborer les conséquences du jugement de Nüremberg sur la culpabilité allemande, il reste du chemin à faire.

Qu'est-ce que ces deux exemples semblent indiquer ?

Tout comme les autres participants sociaux, les psychanalystes trouvent dans les discours culturels des représentations, combinaisons d'icônes et de signifiants, pour élaborer les énoncés susceptibles de prendre en charge la violence du réel sous forme de trauma structural. Dans les deux cas, les signifiants qui organisent les représentations de la violence en forme de trauma se trouvent dans les discours culturels figurés par un événement historiquement repérable. Cet événement est un réel qui ne parvient pas à être assimilé dans le mythe social et qui se transmet d'une génération à l'autre depuis cinq siècles chez les uns et un demi-siècle chez les autres. Les commémorations des souvenirs du traumatisme, même collectives n'en annulent pas les effets, que ce soient les ressentiments, les incitations à la révolte, les impératifs à la résignation, les injonctions à la culpabilité et les obligations de réparation. Par ailleurs, le consensus social s'accorde sur le fait que la réactivation du souvenir agirait comme prévention contre la répétition des faits. Les effets de la commémoration restent cependant ambigus. D'une part, il n'est pas sûr qu'elle obtienne une pacification car une commémoration peut aussi inciter à la jouissance en réveillant les vieilles nostalgies de l'excès en question. Les fantômes de la démesure font des émules. D'autre part, il n'est pas certain non plus qu'une commémoration produise un éveil par le rappel des souvenirs. La reprise des images fortes entraîne aussi une banalisation, un ravalement de l'effet de l'évocation du réel, une édulcoration précisément parce qu'à force de montrer et de dire, les images et les mots produisent l'illusion que tout a été signifié. De la sorte, l'inimaginable et l'indicible refilent vers l'inconscient et gardent la faculté de réapparaître dans le réel. L'impossible peut dès lors faire retour par les mêmes chemins pour les mieux avertis .

Le matériel culturel relatif aux traumatismes historiques est-il apte pour l'élaboration du fantasme du trauma individuel ?

Il est probable que du point de vue des individus l'efficacité « thérapeutique » des récits collectifs relatifs à un traumatisme soit semblable comme déjà dit à celle du souvenir écran qui rend la vie supportable parce qu'il calme l'inquiétude, arrête l'interrogation et réduit la douleur inhérente à la recherche de la vérité . Ce que la psychanalyse nous apprend, semble-t-il, est que le traumatisme exogène distrait du trauma endogène en position de vérité.

Le discours culturel procure aux individus le matériel nécessaire à l'enrobage de ces énoncés élémentaires inconscients particuliers que sont les fantasmes. Chacun trouvera ainsi dans les trésors des signifiants de sa culture de quoi revêtir son trauma fondamental c'est-à-dire le trauma du sexuel qui trouve son origine à la fois dans l'excès pulsionnel qui envahit le corps et l'excès signifiant qui obsède la pensée.

### **3 – La violence familiale et le père**

Les organisateurs m'ont invité à m'associer aux travaux de cette journée en commentant des textes du *Bulletin Freudien* dont on marque le dixième anniversaire. Dans mon enveloppe-surprise, j'ai trouvé cinq articles à lire. Préférant au projet de les discuter un à un celui d'en repérer les communs dénominateurs, je leur trouve une structure commune : à partir de la description d'une forme clinique de violence familiale spécifique, chaque auteur propose une interprétation qui interpelle les figures et les fonctions du père.

Le premier de ces articles a été présenté au public par une lecture lente et méticuleuse du scénario d'un triple meurtre familial. Les effets sur le public n'ont pas manqué : un malaise a été éveillé par la simple description dénuée d'interprétation. Le meurtrier de son épouse et de ses enfants, en route pour ce qu'il pense être son dernier voyage, s'arrête chez sa mère, dont il a été séparé en bas âge. Elle lui apprend sa véritable histoire, mais « l'histoire ne dira jamais le nom du père », et la mère et le fils se séparent car « on n'avait plus rien à se dire ». Lui, in fine, survit à deux tentatives de suicide et est interné, « et plus personne n'en a entendu parler ».

Tout est-il dit quand on a dit qu'il n'y a rien à dire ? Le laconisme du récit laisse les auditeurs face à leur scénario imaginaire et le malaise induit par une complicité de jouissance. Ce qui se démontre par là, est que le traumatisme est un effet de trou dans le symbolique, en l'occurrence le discours contextuel .

De père inconnu, de mère qui ne dit rien du père, le meurtrier arrive à dire « mes enfants ont réalisé que leur père les tuait ». En se désignant comme tel, il se réfère au réseau des signifiants qui le connotent, ce qui veut dire qu'un père dont on ne dit rien n'est pas pour autant un père inexistant, mais un père qui, précisément, brille par son absence dans la perception et la nomination. Ce père, qui est « trop là », est celui scénarisé par le discours inconscient en l'occurrence non orchestré par la métaphore du Nom-du-Père mais par le désir de la mère. Ce que dit ce texte, c'est qu'un père, hors métaphore paternelle est traumatisant. Pris à la lettre hors signifiants, il est synonyme de traumatisme.

Très méthodiquement, l'auteur du second article fait l'inventaire des concepts concernant la violence au féminin – active et passive – dans les textes freudiens et lacaniens, dans les observations d'un centre de prévention des violences conjugales et familiales et quelques données de la littérature psychosociologique. Qu'est-ce qui ferait pencher les femmes en question vers le masochisme plutôt que vers le sadisme ? « La petite fille ne renonce jamais complètement à sa demande d'amour au père. Il s'ensuit que tout Autre auquel elle adressera sa demande dans l'avenir pourra la soumettre à des exigences éventuellement illimitées ». A cette condition de demande d'amour du père mis en position de Surmoi viendrait s'associer la « particulière soumission au Surmoi maternel archaïque ». Le masochisme serait l'effet conjugué de cette conjonction dans la construction du Surmoi. Il faudrait y ajouter la différence entre l'amour conditionnel du père et l'amour inconditionnel de la mère. « Le père pose sa condition » telle que de renoncer aux traits sadiques. Ce serait donc bien du côté du père imaginaire que serait à rechercher la cause de l'étrange goût de la répétition du trauma inaugural, dont ce père a déjà été l'initiateur dans un autre registre, celui du réel, en tant qu'il est l'agent de la castration.

Dans le troisième article, l'auteur se réfère à son expérience de psychanalyste dans un centre de santé mentale d'un quartier défavorisé où se rencontre « au quotidien une marginalité qui s'excepte de la Loi » au double sens de l'interdit de l'inceste et du meurtre. Après l'évocation de quelques situations qui illustrent cette violence, l'auteur consacre l'essentiel de sa réflexion à la question « dans ces situations qu'en est-il du père ? » Il y répond en termes de « père éphémère - effet mère », de déni de l'altérité du père, de « protection » (de l'enfant par la mère) contre le père (tyran). Il remarque que « protéger l'enfant du père, c'est, bien entendu, le contraire de l'exposer au père », ce qui rappelle très justement que l'affrontement au père est une expérience traumatique nécessaire, dite « fonction paternelle ». Chasser le père de la sorte, c'est le faire revenir sous la forme du démoniaque, de l'inferral. Fuite devant le diable et refuge dans le sein trop accueillant de la mère. Eviter la « tyrannie paternelle », c'est tomber dans le totalitarisme de l'inceste maternel. On ne fait pas l'économie de la violence de l'affrontement paternel sans le payer du prix (élevé) de cette autre violence, plus insidieuse et subjectivement mortifère qu'est l'enlèvement dans la « douceur » de la confusion avec la Chose.

« Y aurait-il un rapport privilégié entre violence et vie, ainsi que le fait entendre la langue grecque et que serait devenue la vérité de cette intuition linguistique dans notre culture ? » est la question dont traite notre quatrième auteur. Un exemple clinique de violence familiale à répétition transgénérationnelle amène au constat que « ce qui s'est passé là, c'est un silence lourd de conséquences, le silence d'un homme en position de père, qui s'est trouvé impuissant à dire non, qui n'a pas dit non à l'abus, à la violence de la génération qui précédait (...) ni sur un point qui concernait directement la génération qui le suivait ». Du père est attendu qu'il oppose une résistance au libre passage de la violence de l'Autre d'une génération à l'autre. En d'autres mots il faut que le fils s'assure du meurtre du père imaginaire pour devenir père à son tour.

Le silence d'un non qui n'a pas été dit ne pourra plus se faire entendre que par un cri. Il faut lutter non seulement pour la vie, mais encore contre la violence qu'elle entraîne en elle. « Pour un être humain, la vie ne peut être prise globalement comme un tout : elle doit être dégrossie, équarrie de certaines parts d'elle-même. C'est ce qu'on appelle en termes fleuris la castration paternelle ». Voilà qui est clair et net, une définition tranchée d'un trauma nécessaire pour éviter un traumatisme pire.

La violence, définie par rapport à l'agressivité et la haine, est au cœur de la famille, rappelle notre cinquième auteur, en évoquant ici celle qui surgit de « la non-correspondance entre les désirs individuels et la volonté générale ». Il n'y a pas que la violence du trauma structural, mais encore celle des événements qui sont traumatisants pour les enfants plus particulièrement dans les familles recomposées : exclusion d'un parent et sa substitution par un beau-parent. Une forme particulière retient l'attention de l'auteur : « La violence de l'oubli » imposé aux enfants sommés de faire table rase du parent exclu. « Ton père, tu oublies. Il m'a quitté et par conséquent il t'a laissé tomber. Ton père, c'est terminé ». Délicate situation que celle du dit beau-père convoqué à la place du père, et dont la présence est en elle-même une violence faite à la dimension symbolique à laquelle l'enfant se réfère pour se construire. Cette violence de l'oubli se combine à la violence originelle inhérente à la scène primitive, réactivée dans la recombinaison. Le « beau-père » qui sait qu'il n'est pas le père mais est à sa place

est ainsi en invité à assumer les fonctions qui en découlent.

Ainsi donc, dans cet échantillon de cinq textes, quelle que soit la diversité des situations de violence évoquées, le père apparaît comme opérateur du trauma psychique. Opérateur en tant qu'agent causal et en tant que modérateur.

Ce rapport apparemment de structure entre le trauma et le père est-il « vraiment » une structure « véritable » ? Mais qu'est-ce donc qu'une structure véritable ? N'oublions quand même pas que l'inventeur du structuralisme avait défini la structure comme une fiction discursive .

A l'instar des participants d'un sous-groupe culturel quelconque, les psychanalystes puisent le modèle et le matériel de leurs assertions dans leur discours particulier. Nous trouvons dans le discours de notre confrérie les trames, fils et motifs pour tisser, chacun sur son petit métier, son ouvrage. Nous n'avons cessé de puiser dans la bibliothèque psychanalytique les formules adéquates pour notre propos. Il n'est donc pas tellement surprenant qu'ici, malgré notre diversité d'appartenance aux écoles, nous ne soyons pas trop des « traumatisés du malentendu » puisque nous lisons depuis longtemps les mêmes textes et répétons les formules consacrées. Il n'est pas non plus bizarre de retrouver dans l'échantillon des cinq textes l'articulation violence-trauma-père.

Le modèle en vient évidemment de Freud, Lacan et épigones.

#### 4 – Un complexe traumatique

La théorie freudienne a débuté avec la théorie de la séduction précoce énoncée en terme de trauma de nature sexuelle. Suite à l'abandon de la « neurotica », la théorie du fantasme a pris en charge les représentations traumatiques : violence de la scène primitive, violence de la castration, violence pulsionnelle... Associant le désir incestueux au désir meurtrier, le scénario du complexe d'Oedipe est un chef-d'oeuvre de polytraumatisme. Explorant les effets de l'héritier du complexe – le Surmoi – dans les destins individuels et collectifs, Freud resserre son enquête autour du complexe paternel.

Le père est traumatisant puisqu'il dérange le penchant à l'endogamie « naturelle » et force à l'exogamie « culturelle » : il expulse l'enfant du cocon familial, l'expose à l'étranger, aux autres, à l'Autre, mais son rapport au trauma ne s'arrête pas là. Il faut en plus que l'enfant subisse le trauma de se faire le meurtrier du père. Tout cela, par nécessité logique, sur la scène du fantasme.

C'est ce que Freud démontre par son mythe scientifique du meurtre du père tyrannique de *Totem et Tabou* et sa fantaisie historique du meurtre du père collectif redoublée du meurtre du dieu monothéiste de Moïse.

Actuellement avec le recul du temps, il semble que la préoccupation de Freud était d'élaborer une théorie structurale du père traumatisant. Mais à défaut d'une conceptualisation structuraliste, le père freudien ne serait pas sorti des limbes de l'imaginaire.

De son côté, la recherche lacanienne a également pris son envol à partir d'une clinique de la violence. De son matériel criminologique, Lacan a tiré de quoi définir une logique paranoïaque du trauma. Si la jalousie est le modèle des réactions sociales et l'agressivité l'effet de la plus commune certitude paranoïaque qu'est-ce qui peut calmer la guerre imaginaire ? Longtemps, le symbolique était supposé pacifiant et occupait dans la théorie une place privilégiée. Privilège aussi de la métaphore du Nom-du-Père démontrée par les effets psychotiques de sa forclusion. La définition des fonctions paternelles, de castration par le père réel et de privation par le père imaginaire ont installé en place maîtresse topologique un Père tiré à quatre épingles : R, S, I, et le quatrième qui les noue. In fine, c'est en tant qu'il assure le nouage de la réalité que le père triomphe dans la théorie psychanalytique alors qu'il ne cesse d'être mis à mal dans la pratique quotidienne. La défaillance de la fonction paternelle commentée par Lacan, dès *Les complexes familiaux* de 1939, n'a cessé de se confirmer en cette fin de siècle. Est-il naïf de supposer une relation entre le déficit du trauma structural paternel, d'une part, et l'inflation et l'ubiquité des traumatismes imaginaires dans les représentations culturelles et des traumatismes réels dans les confrontations sociales, d'autre part ?

Les cliniciens qui s'occupent de violences familiales, d'enfants battus et violés, de victimes d'agression, de guerres et de catastrophes technologiques sont enclins à le penser.

Un tel raccourci, brusqué par la concision est un forçage. Il caricature le télescopage entre le trauma et le père opéré dans la théorie. Le rapprochement que Freud impose entre le complexe générateur du sujet et le drame sophocléen en arrive à considérer le sujet comme engagé dans un avenir de polytraumatisé. C'est bien ce que démontre la logique oedipienne : il est rejeté par le père, sans-nom, et, à défaut, étiqueté « pied enflé » par référence au handicap physique séquelle du traumatisme réel, celui des pieds perforés pour le passage du lien par lequel il est suspendu comme gibier abattu promis à la mort. Il tue un étranger sur la route et, pour son malheur, s'impose une enquête acharnée sur le crime méconnu. Nonobstant le fait qu'il a toutes les raisons de se dérober à la culpabilité et se démontrer abusé par la méchanceté des dieux, il aggrave son traumatisme en se mutilant, s'exilant et portant sa malédiction sur les siens. L'on sait ce qu'il en advint de ses fils et filles.

Cette sinistre histoire crie à l'encan : dès le départ, vous êtes mal barré, et si vous ne barrez pas l'Autre qui a déjà barré votre père, alors ce sera pire. En termes clairs, le message est : si vous voulez vivre, ne suivez pas l'exemple malheureux d'Oedipe le polytraumatisé : sans doute, êtes-vous handicapé de naissance par la faute des générations précédentes et traumatisés par l'interdit de se laisser vivre et la prescription d'exister comme parlêtre. Pour vivre quand même, il vous faudra sans le reconnaître, éliminer le père qui ne vous a pas désiré et surtout, ne pas entreprendre d'enquête sous peine d'aggraver le trauma. Et pour cela mettez des limites aux exigences de l'instance qui vous impose d'en savoir plus, car en vous forçant de faire mieux pour votre bien elle vous impose le trauma du pire.

Si la psychanalyse est une telle enquête, elle apporte bien la peste : elle aggrave le trauma. On comprend la haine qu'elle suscite : c'est l'amour de la vie et le désir de se laisser vivre qui se rebiffe contre elle.

Avec « l'au-delà de l'Oedipe » lacanien, il n'y a pas plus de chances de sortir du trauma par l'enquête psychanalytique. Sans doute attend-on une certaine pacification de l'effet de nouage du Nom-du-Père. Mais in fine, le père qui est censé y pourvoir est impossible. Figure complexe aux fonctions hétérogènes et marqué d'un défaut constitutif, il est autant cause que remède du trauma. Le père n'est pas un exemple à suivre et le meilleur père est le père mort en tant que modèle (idéel) et impératif (Surmoi).

Toutes nuances mises à part, n'est-ce pas là une conclusion commune au père de la psychanalyse et à celui que ses fils considèrent comme l'autre père alors que lui se définissait comme fils « freudien » ?

Comment se fait-il que les fils ne cessent de répéter, comme nous le faisons aujourd'hui, et ainsi que cela ressort des cinq textes commentés, avec les mots et l'obstination de ces pères, leur litanie, et suivant en cela un exemple à ne pas suivre ?

Faut-il penser que ceux qui répètent le père n'ont pas encore goûté du pire ? Ou alors, ils y sont déjà, le faisant en outre porter aux autres et en faisant de leur mal une vertu collective : le travail !! Joies et délices de se tuer au travail !!

Il suffit pour que le trauma perdure et se transmette de fermer les yeux sur le spectacle obscène de la jouissance de l'Autre non barré par l'entremise de la complicité de chacun qui s'instaure comme Surmoi pour le cher collègue qui lui rend la réciprocité. Manifestement, la « bonne nouvelle » de la mort de Dieu n'en a pas pour autant annulé les effets dans notre confrérie.

Allons, analystes, encore un petit effort pour devenir athées !

## **En guise d'épilogue**

Il semble donc que le savoir des analystes sur le trauma n'en déjoue pas les effets indésirables. D'où cette question : le fait de le savoir fait-il qu'on échappe à ce processus d'automutilation qui aggrave le handicap ?

Il est sans doute utopique de croire que la parole et l'appareil symbolique qui le supporte soient protecteurs à l'égard de la violence et ses effets traumatisants. Ce qui s'appelle jouissance du signifiant ne s'oppose pas à une jouissance en-corps dans un rapport d'extériorité salutaire. Le signifiant a la faculté de jouir de ceux qui le mettent en route et, comme l'a si bien énoncé M. Tournier, le symbole peut virer au « diable ». Slogans, mots d'ordre, injonctions et impératifs, toutes modalités de la voix du Surmoi opérateur de l'impératif catégorique, n'ont eu cesse de torturer les corps et les esprits.

Il n'est plus question de m'étendre plus longuement ici sur cette question. Il suffit d'ouvrir les yeux et les oreilles sur les effets traumatisants des énoncés des extrémismes politiques et fanatismes religieux poussant au meurtre de l'autre et au sacrifice de soi. A un niveau plus modeste, les orthodoxies produisent leurs exclusions et imposent soumission aux obédients.

On relira à ce sujet avec intérêt *Le dernier des Justes*, vieux classique sans doute mais nullement démodé.

Il démarre par une brève note historique : un holocauste en 1185. Il continue par une légende : celle d'une intervention de l'Autre non barré qui accorde aux descendants de rabbi Yom Tov Levy – un père égorgeur – la grâce d'un juste par génération d'homme.

Suit une chronique familiale de transmission d'une génération à l'autre de la faculté des Justes à traverser les pires traumatismes recherchant ou esquivant l'impératif légendaire du sacrifice expiatoire. Nous nous retrouvons avec les juifs de Pologne pris dans un autre pogrom. Les survivants se réfugient en Allemagne. Le dernier de la lignée, le personnage d'Ernie Levy, est une fiction qui condense quelques millions de situations effectives. Il résiste à l'impératif, s'y soumet, résiste, revient... Il se débat, entre père et mère qui suivent le débat de très près. N'ayant pas réussi à se réfugier dans la mort, ni dans l'exil, ni dans la folie, il ne peut plus que monter dans le train du sacrifice.

Cependant, l'existence du livre lui-même dément d'une certaine manière cette implacable logique de l'Autre. L'auteur, juif, aurait pu être Ernie Levy. Il a décidé d'être résistant.

L'homme qui m'a fait lire ce livre était un juif compatriote d'Anne Frank qui a traversé l'occupation comme elle, dans un réduit masqué. Il est entré en analyse pour se positionner à l'égard de l'impératif du sacrifice, qui ne le lâchait pas tisonnant sa culpabilité d'avoir survécu aux siens. Ce livre l'a déterminé dans sa volonté de se démarquer du mythe culturel. Séparer le désir du destin. C'est la décision qu'il a prise, finalement.